

« Qu'est-ce que le stéréotype ? C'est ce que l'esprit industrialiste suggère puis impose à la réceptivité des individus comme l'objet le plus satisfaisant. Pour cela cette réceptivité doit être prévenue dans les initiatives de la sensibilité rendue perplexe, d'abord par l'impossibilité de reconnaître ce qu'elle recherche, et si jamais elle le trouve, par l'impossibilité de se le procurer immédiatement. À la faveur de ces deux impossibilités, le stéréotype de l'objet le plus satisfaisant revient à supprimer les conditions de la rêverie et par une contrefaçon du rêve, à réduire dans de vastes couches sociales les phantasmes individuels. »

Pierre Klossowski
Essais critiques 1936-1983

PREMIERE PARTIE

Chapitre 1

Personne ne pouvait s'opposer à un passage à l'acte... Elle reste évasive, sa phrase comme perdue un instant dans le silence. Personne ne pouvait s'interposer, aucune autorité, là où, à l'évidence, se jouait la vie humaine. Entraver cette faculté de choix n'avait jamais été concevable et il fallait consentir, sans doute avec une certaine philosophie, à voir des proches risquer les pires extrémités, sous nos yeux, sans pouvoir intervenir en aucune façon... Evelyn H. dit qu'elle mesure, par expérience personnelle, la nature, l'ampleur de ce paradoxe.

Une porte dissimulée s'entrouvre sur le côté. Les yeux baissés, une assistante se faufile, approche, un dossier sous le bras. Un homme politique d'une telle notoriété, comment pourrait-elle ne pas le reconnaître ?

Soudain, à la dérobée, surprise elle-même par son propre geste, avant même que sa secrétaire ne dépose la liasse de documents sur son bureau, elle lui saisit le poignet. Qu'elle attende juste un instant, l'entretien se termine. Pourquoi s'attarderait-elle davantage ? Au contact de cette main qu'elle sert maintenant dans la sienne, émue, forte de sa complicité, de sa douceur, elle trouve l'audace, pour répondre à la prétention de ce visiteur, de le congédier sur le champ, sans façon, devant témoin. En quelques mots, elle a conclu et son interlocuteur n'a plus qu'à la saluer. Debout, il s'incline même.

Evelyn H. laisse entendre cependant qu'elle s'occupera sans tarder de cette affaire. Dans l'antichambre, ils doivent attendre quelques minutes le signal indiquant le déverrouillage électronique

des portes. Debout côte à côte, silencieux l'un comme l'autre, le temps peut paraître un peu long.

— Êtes-vous joueur ? Oui, vous-même, à titre personnel ?

— Pardonnez-moi ? Puis laissant percer son agacement. Pourquoi cette question ?

— Les jeux de hasard, d'argent ? Est-ce un divertissement auquel vous aimez vous laisser prendre ?

Elle feint d'ignorer s'il a menti ou non.

— Des jeux avec la mort, dites-vous ? Non, plus à notre époque ! Je ne peux croire que des pratiques d'une telle barbarie reviennent à la mode...

Ces doubles portes qui s'ouvrent et se referment automatiquement, cette série de sas à franchir, un tel dispositif, autant de mesures de sécurité tout d'un coup l'angoissent. L'ambiance de cet appartement privé, situé très loin de ses quartiers habituels, loin des ministères, lui rappelle, en un instant, celle, redoutable, d'anciennes ambassades qu'il a connues très jeune, au cours de ses premières années de service. Allait-on en sortir vivant ? On pouvait parfois se poser la question. Il devine aussi derrière ces cloisons épaisses aux murs capitonnés, toute une activité secrète, clandestine. À son passage, on s'efface, on le salue avec une déférence qui relativise l'affront qu'il vient de subir, bien réel pourtant. Un moment déstabilisé d'ailleurs, le temps d'enfiler son pardessus, il ne retrouve plus la direction de la sortie qu'on vient de lui indiquer. Alors, en tournant sur lui-même, il aperçoit, très loin au fond du couloir, la silhouette de cette femme qui observe son départ.

De retour dans son bureau, Evelyn H. suit, sur les écrans de surveillance, l'image de cet ancien Premier Ministre dans l'ascenseur où deux gardes du corps l'ont rejoint, puis dans le corridor, sous le porche de l'immeuble enfin. De sa fenêtre elle peut apercevoir deux berlines noires qui stationnent en plein milieu de la rue, qui démarrent aussitôt, suivies de plusieurs voitures de police. Elle se souvenait d'un cortège semblable, d'avoir été jetée, les mains menottées dans le dos, à l'arrière d'un des véhicules. Le rapport de forces, depuis, avait changé mais elle en éprouve encore une sensation fugitive, violente, de révolte.

Elle est à la même place, à la fenêtre, dix minutes plus tard, quand sa secrétaire accompagnée de deux assistants lui apportent les premières informations. Anna Tanner se serait réveillée un

beau jour photographe professionnelle après un passé un peu obscur, celui d'une junkie de bonne famille. Elle est aujourd'hui, à trente-cinq ans, considérée comme une artiste «exigeante», reconnue par ses pairs et on la reçoit à l'occasion au Ministère de la Culture. On la décrit comme fragile, agitée, passionnée, instable, sauvage. On dépose devant elle son dernier ouvrage.

— Dans l'entourage immédiat de cette photographe, j'en ai la certitude, quelqu'un se cache, un amant probablement, un homme politique important. Nous devons comprendre au plus vite de qui il s'agit ! Nous devons surtout retrouver celui qui a permis à ce visiteur, en quelques heures, de remonter le chemin qui mène jusqu'à nous.

Evelyn H. feuillet le livre. Elle le survole jusqu'à la fin puis elle revient en arrière, s'attarde sur certains clichés, certaines scènes surprenantes, d'une audace assez rare chez une femme. Il y a beaucoup de personnes qui attendent devant des portes ouvertes ou fermées, tout un mystère sur ce que découvrent ceux qui osent entrer. Ces photographies ne lui apprendront rien d'essentiel mais, à plusieurs reprises, au cours des allées et venues entre son appartement à l'étage et ses bureaux où tout le monde ce soir travaillera plus tard, elle y revient encore, par curiosité personnelle, par goût ou par vice, séduite par une provocation dans ces photographies qu'elle ne parvient pas bien à situer, qui l'intrigue.

Dès les premières minutes de leur entretien, elle avait cru percevoir dans les paroles de cet homme, un curieux lapsus, un avertissement à peine déguisé.

Une voiture que l'on distingue d'abord à peine disparaît, puis réapparaît, s'engouffre dans une région de sous-bois. Elle roule de plus en plus vite. Les zones d'ombre défilent à toute vitesse, aussi obscures parfois que des entrées de tunnel. Un instant d'inattention, un obstacle sur la chaussée et l'accident serait inévitable. Les virages se succèdent, surgissent maintenant à un rythme de plus en plus rapide, de plus en plus difficiles à négocier.

— Au départ, cette séquence ressemble à celle d'un jeu vidéo mais je peux vous assurer qu'il ne s'agit pas d'images virtuelles, que c'est une personne tout à fait réelle qui se trouve au volant. Nous pensons l'avoir reconnue. Nous voulions votre confirmation.

— Pouvez-vous revenir en arrière ? demande Evelyn H. Pourquoi ces documents sont-ils de si mauvaise qualité ?

La route qui vient d'être parcourue, tronçon par tronçon, les dérapages successifs de la voiture, l'un après l'autre, s'affichent face à eux sur cinq ou six écrans de contrôle, au ralenti, en accéléré, dans des cadrages différents. Ces images sont saturées de toute une série de tracés, de graphiques, d'indications chiffrées qui se modifient sans cesse, comme celles d'instruments de mesure.

— Nous arrachons en quelque sorte ces documents sur un site crypté, avec certaines difficultés de décodage. Ce sont des enregistrements récents en provenance du laboratoire de la Clinique Mertens à Montreux. Je suis formel, répond le technicien qui manipule le déroulement de ces films, il n'y a dans ces images aucune trace de trucages. Il pourrait s'agir de tests médicaux en temps réel. Pour le moment, personne n'en comprend le sens exact.

Les premiers signes de panique apparaissent sur le visage de la conductrice que l'on voit maintenant filmée en très gros plan. On peut suivre son regard effrayé sur les parapets qui par instants frôlent sa portière. Ses mains s'agrippent au volant. La voiture fait un écart, se déporte à nouveau, cette fois tout à fait en travers de la chaussée. Les rochers sont saillants, de l'autre côté, au ras de l'accotement.

Or, un étrange phénomène se répète, défiant toutes les lois habituelles : au moment où la perte de contrôle du véhicule paraît inévitable, par une série d'actes réflexes, en apparence tout à fait désordonnés pourtant, la conductrice parvient à trouver, comme par miracle, une parade improbable qui remet la voiture sur son axe.

On approche de Montreux. La brume, en larges bandes, au ras du sol, envahit peu à peu la campagne. La circulation brusquement ralentie devient plus dense. Débouchant de la zone boisée, l'automobile, lancée à toute allure, beaucoup trop tard, freine, cherche à se rabattre, à changer de file, à rejoindre une aire de détente que l'on vient d'annoncer mais, gênée par d'autres véhicules, des poids lourds qui se succèdent en colonnes ininterrompues, elle fait, à nouveau en travers de la route, très remarquée cette fois, une embardée de plusieurs dizaines de mètres. Elle ne parvient pas à s'intercaler, reprend de la vitesse avant de se déporter, dans une manœuvre démente, de forcer le passage cette fois, dans un concert de klaxons, de bruits de freins.

Le choc, l'accident, durant quelques centièmes de secondes,

ne fait aucun doute. Au lieu de cela, en même temps qu'un grand désordre de véhicules bloqués à la hâte en tout sens, on voit la voiture qui n'avait aucune chance de sortir de là, réapparaître, finir sa course folle sur les bas côtés, glisser le long des rails de sécurité, s'immobiliser enfin, à l'évidence sans grand dommage. D'abord personne n'en sort mais quand les premiers curieux approchent, encore inquiets, restant un moment à distance, comme s'ils craignaient une explosion, une femme se glisse par la portière. Elle doit avoir perdu la raison. Elle s'enfuit à travers champs.

Evelyn H. demande à son assistante de la rejoindre dans son bureau à l'écart des techniciens. Ses craintes étaient fondées. Il ne s'agissait pas d'un lapsus de son visiteur mais très clairement d'une menace. Ils avaient eu raison de la prévenir. Dans cette voiture, cette femme, c'était bien elle, Miss Everling, sans aucun doute possible.

Elle s'emporte. Il était tout de même inconcevable que l'on prenne le risque de la laisser réapparaître sans qu'elle en soit personnellement avertie. Quel rapport pouvait-il y avoir entre ces expérimentations et la disparition d'Anna Tanner ?

Dans un espace de travail souterrain, un laboratoire de recherche médicale, une pièce circulaire équipée de tout un matériel d'avant-garde, les mêmes images défilent en lecture rapide, puis plus lente quand un détail important vient d'être repéré, image par image même, comme lors d'un découpage, d'un montage de films. D'autres documents, sans rapport immédiat, sont traités de la même manière, automatique, sans aucune intervention humaine, à partir de logiciels informatiques, sur une vaste façade en ellipse composée de plusieurs dizaines d'écrans superposés. Les murs sont recouverts d'étagères où sont stockées, par rangées, des centaines de cassettes vidéo, des disquettes, des enregistrements de toutes catégories, soigneusement disposés, chacun dûment étiqueté, répertorié.

Une femme descend les premières marches, encore tout en haut d'un escalier simple en béton, sans rambardes, sculptural avec une arête crénelée, à vif, découpant l'espace, l'obscurité en haut, la clarté en bas, bleutée, sautillante des images. Elle fait une pose pour enfiler une blouse blanche qu'elle ne boutonne pas mais dont elle relève le col, par habitude, comme le font les

médecins. Elle se dirige vers les écrans, reste un moment debout à les observer bras croisés, puis, à partir d'un clavier d'ordinateur, commence à les manipuler comme si elle les connaissait déjà parfaitement.

Devant un palace du centre de Montreux—l'entrée de l'établissement est facilement reconnaissable—on presse le pas sous les amples parapluies noirs des portiers avant de s'engouffrer dans le hall, de s'ébrouer, de se débarrasser d'imperméables trempés.

Les images encore se succèdent, sans grand intérêt, en défilement rapide, avant que l'appareil ne s'attarde de manière hachée, saccadée d'abord, sur une femme qui, dans un salon huppé, pour un auditoire réduit, une vingtaine de personnes, s'apprête à s'installer sur une estrade, à prendre la parole. On la présente avec une déférence dont elle paraît sourire.

—Il s'agit bien cette fois d'Anna Tanner, lors de sa dernière apparition publique hier au soir... commente l'assistante d'Evelyn H. découvrant depuis Paris les mêmes images.

Entourée de piles de livres destinés à la vente, l'artiste parle posément pendant quelques instants. Les images défilent à nouveau, avant de parvenir à un passage où elle paraît s'exprimer avec plus de véhémence, de manière plus passionnée, s'emporter même.

—Tout en moi s'insurge contre cette horrible fable, d'un très grand écrivain pourtant... À l'idée de cet homme, face à cette porte, face à ce gardien, à l'idée de cet homme qui vieillit et meurt devant la porte de sa propre loi, de son propre désir, sans avoir jamais osé en franchir le seuil. Toutes les photographies de mon livre cherchent à prouver le contraire, à montrer comment il est possible d'entrer et de s'orienter dans ce labyrinthe. C'est cette intuition, aussi vague soit-elle, qui a nourri mon travail des années durant, au jour le jour. Le travail du créateur ne peut s'effacer devant le résultat final. C'est un devoir, me semble-t-il, d'oser, de chercher à retrouver dans chaque cliché, ce principe de piétinement, de désorientation en quelque sorte. Mais rester dehors, non, certainement pas !

La photographie s'interrompt comme saisie, devant son auditoire, par l'excès de ses paroles, par son investissement personnel exagéré dans cette discussion. Le public ne paraît pas choqué de cette sincérité. Une question au fond de la salle :

—Mademoiselle, pardonnez mon indiscretion, mais pour ces

hommes, ces femmes, pour vos modèles, s'agit-il de mises en scènes minutieusement préparées à l'avance ou de clichés pris sur le vif, de partenaires amoureux réels ?

— Au départ, il s'agit toujours de situations dans lesquelles je m'engage intimement, avec mon propre corps, mes propres désirs donc, mais il m'arrive de retoucher certaines poses, de ne pas toujours respecter mes propres décisions.

Elle s'exprime avec confusion puis avoue son doute sur la rigueur des procédés artistiques. S'en remettre à la sensation brute, au courage, au devoir d'affronter l'échec, la stérilité ou ce qui ne se fait pas, ne doit pas se faire pour mille bonnes raisons. Pourquoi se tuer à le répéter ce soir encore une fois ? Comme d'habitude, elle sidère son auditoire puis bat en retraite, invente des histoires plus faciles à croire que celles qu'elle a réellement vécues en volant ces instants d'intimité, en refusant une infinité d'autres surtout pour n'en retenir que quelques dizaines. Une nouvelle question puis une autre encore :

— J'ai entendu dire que vous procédiez parfois à la curieuse expérience de vous enfermer avec vos modèles, pendant plusieurs heures, dans l'obscurité, avant de consentir à allumer, à réaliser certains clichés. Pourriez-vous le confirmer ?

— En feuilletant votre livre, une image m'est venue à l'esprit, celle du conte de « Barbe Bleue » revisité. D'une certaine façon, on pourrait penser que vous êtes, égarée parmi toutes ces portes, à la recherche de celle que ne vous ne devez pas ouvrir. La clef ensanglantée, celle que vous non plus vous ne parviendrez pas à nettoyer, il serait intéressant de savoir à qui ...

Dans la salle de laboratoire, sur les écrans vidéo, les mêmes images se répètent, les mêmes explications, une nouvelle fois, une fois encore. Pendant que la photographe parle, au ralenti à présent, à peine audible, on s'attarde, par zooms, par agrandissements progressifs, sur son visage, sa bouche, ses yeux, ses cernes surprenantes comme un épuisement du regard parfaitement décelable. Puis apparaissent différentes séries de clichés représentant les traits de l'artiste figés au sommet d'expressions extrêmes comme l'exaltation, la contrariété, la tristesse, la solitude.

— J'aimerais comprendre ! Dans la même Clinique, en quelques jours, en quelques heures !

Evelyn H. s'entretient avec sa collaboratrice. Cet établissement était sous leur protection. Il fallait avant tout faire en sorte

de renforcer leurs dispositifs de sécurité autour de la Clinique, avertir les médecins du danger. Cet amant d'Anna Tanner, ou son ami, cet ancien Premier Ministre, pouvaient user de leur influence auprès des services de renseignements pour remonter jusqu'à eux. Il était peut-être encore possible de brouiller certaines pistes, de leur compliquer la tâche.

Lors d'une scène beaucoup plus obscure, sur leurs écrans toujours, la photographe fouille dans un sac, en sort des appareils, des objectifs. Elle est étonnante de fragilité parfois. Elle s'est laissé entraîner sans qu'on en comprenne le motif par une autre femme qui la provoque de manière évidente, qui s'affale sur le lit d'une chambre d'hôtel. Anna Tanner boit, à plusieurs reprises, des verres vidés d'un trait, au goulot d'une bouteille même, au point de suggérer, puisqu'elle en est toujours à déballer des pellicules, à essayer divers angles de prise de vue, qu'elle aime travailler ainsi sous l'emprise de l'alcool.

Il y a entre elles soudain un malentendu, une discussion très vive, un échange un peu mouvementé, couvert par des bruits de pas, des consignes, des cris. Dans le champ de l'appareil, au rythme des déclics, ne se succèdent plus que des fragments de peau et de tissus qui s'entremêlent. La photographe, sans ménagement, tire sur les vêtements de son modèle, paraît vouloir dans sa passion les arracher, les déchiqueter. La femme sur le lit, de manière équivoque, se débat à moitié nue, paraît se refuser avant de se lever, de se plaquer contre la porte, de faire toute une scène pour empêcher la photographe de sortir. Cette dernière jette les rouleaux de films sur le lit d'un geste de dépit mais à ce moment là, une autre silhouette, cachée, un homme apparaît. Il y a une lutte dans l'ombre puis sur le lit.

Dans la série d'images suivantes, la conférencière, tout à fait ivre peut-être, gît, comme désarticulée sur le siège d'une voiture. Elle se mord les lèvres en dormant, le visage marqué parfois d'une insoutenable douleur. Sa tête, en torsion, renversée en arrière, menace de glisser du siège. Sous son imperméable, on aperçoit sa nuque un instant à travers ses cheveux en désordre. Deux phares ont surgi en pleine nuit le long d'une voie de berge, au bord du Lac Léman. Loin de toute habitation, hors de tout chemin balisé, l'endroit paraît sinistre. Au volant, aux côtés de la photographe, on entr'aperçoit soudain, un instant dans la lumière, une personne qui attendait, un homme, l'ombre cachée peut-être de la scène

précédente. En quelques enjambées, il rejoint l'autre véhicule qui s'est arrêté à proximité, qui redémarre aussitôt, puis disparaît au loin. L'image se fige sur la silhouette de l'artiste ainsi étrangement abandonnée.

Il est en retard. Dans sa course, il marque un temps d'arrêt. Le temps d'apercevoir, au loin, sous la brume, la surface grise du Lac écrasée, de toute la hauteur du ciel, par la masse des nuages. Nouvel arrivant, il ne connaît pas encore très bien la disposition des lieux. Il doit s'y résoudre, se lancer, traverser cette cour sous la pluie battante.

Après une première nuit de garde, il avait voulu s'échapper quelques instants, boire un café dans le quartier. Avait-on remarqué sa plaque d'immatriculation? Pouvait-il s'agir de quelque rancœur contre les ressortissants des pays de l'Est? Ou plutôt avait-on deviné où il travaillait? La Clinique avait-elle une si mauvaise réputation? Malgré sa prévenance, son amabilité forcée, on s'était montré froid, méfiant, désagréable à son égard.

L'interne s'est abrité sous sa blouse et puisqu'elle est à présent hors d'usage, il s'en sert comme d'une serviette pour s'essuyer le visage, les mains, le bas du pantalon même, avant de la rouler en boule sous son bras. Il traverse une longue galerie souterraine, un tunnel couvert d'un plafond voûté futuriste qui, à chaque fois qu'il l'emprunte, lui fait penser aux locaux expérimentaux des films de science fiction. Spécialiste en imagerie cérébrale, plus exactement dans la visualisation microscopique des récepteurs aux neuromédiateurs, il avait été recruté il y a quelques jours à peine. Il n'imaginait pas qu'un laboratoire privé puisse disposer d'un tel matériel. La Clinique, à l'évidence, bénéficiait de fonds considérables. Il n'avait pas à se demander comment. Cette place d'assistant relevait du miracle pour lui. Il comptait bien, comme on le lui avait recommandé, demeurer discret.

—Mademoiselle Mertens, l'accidentée de cette nuit vient de quitter le bloc opératoire. Votre père pense que vous pourrez bientôt lui parler. On vous signale d'autre part que la visite du Professeur va commencer.

Les pieds nus croisés sur un siège, assise sur un bureau, la doctoresse ne répond pas, continue à manipuler des documents, une masse de photographies qu'elle trie, qu'elle étale devant elle.

Depuis plusieurs heures elle n'a pas quitté le laboratoire. Avec de petits aimants, elle plaque sur des tableaux lumineux certains agrandissements qu'elle étudie longuement. Parfois elle revient aux documents eux-mêmes, les visionne à nouveau, imprime d'autres feuilles. Il arrive qu'elle en jette à la poubelle. Elle reste debout longtemps face aux images qu'elle a sélectionnées, qu'elle agence d'une manière puis d'une autre.

La façade de la Clinique Mertens est couverte de vigne vierge, de larges feuilles, de toutes les nuances, de l'ocre le plus clair, presque blanc, à un pourpre toujours plus vif au fur et à mesure que l'on avance dans la saison. La doctoresse se penche à la fenêtre d'une chambre du troisième étage. Elle s'est lancée dans un long monologue sur les mécanismes de défense du moi. L'interne lituanien, Nakielski, son nouvel assistant, l'écoute sans l'interrompre. Elle entre dans des détails érudits, dans des querelles classiques de psychanalystes à ce sujet. Les connaissances en biologie, en chimie, il le sait, ont beaucoup progressé depuis cette époque. De nouveaux traitements révolutionnaires sont testés aujourd'hui un peu partout dans le monde.

Le décor de la pièce, spacieuse pour une chambre d'hôpital, exprime une certaine froideur, une austérité presque militaire, suggère, sans raison immédiatement identifiable, une sensation nauséuse de claustration forcée. L'éclairage, très contrasté, exagère les angles de la pièce, de grands pans de murs noirs ou blancs, le mystère de portes, de fenêtres closes, grillagées, devant lesquelles elle se déplace à présent.

— Prenons un exemple d'alpinisme ! Le Mont-Blanc, pourquoi pas — avec ce temps décidément, vous n'êtes pas près de l'apercevoir, pas aujourd'hui en tout cas — ou n'importe quel autre sommet. Nos vies demeurent invécues voilà ce que je prétends, enfin l'essentiel de nos vies, laissées à l'abandon, ignorées au profit de quelques tracés d'ascension évidents, grossiers, dépourvus de tout intérêt réel.

La malade allongée sur le lit porte une minerve, un plâtre discret qui l'immobilise des premières vertèbres cervicales jusqu'en haut du thorax. Clavicules nues, une veste de pyjama boutonnée de travers sur la poitrine, le reste du corps caché par un drap, elle parle de manière inarticulée sans que personne ne l'écoute

puis elle se frotte les tempes nerveusement. Elle demande qu'on l'aide à glisser un ruban de couleur rose, assez large, en satin, dans ses cheveux. Alors apparaît dans son regard une expression d'extrême vulnérabilité mêlée à une froideur de pierre, un symptôme d'égarément, de carence momentanée, que le médecin sait immédiatement reconnaître.

— On l'a retrouvée dans un état lamentable, les pieds déchirés par les ronces, les apophyses épineuses brisées... De quoi vous souvenez-vous ? Où alliez-vous ?

La doctoresse pratique elle-même l'injection sans écouter la réponse. Elle raconte à son assistant comment cette femme, après une expérimentation de la première importance sur l'autoroute, une première pharmacologique à plus d'un titre—elle lui en parlera en temps voulu—comment cette femme donc leur avait échappé, sur le parking d'une aire de repos. Après une suggestion chimique aussi violente, il est vrai qu'une telle réaction n'avait rien de vraiment surprenant.

Dans l'ascenseur, en arpentant les couloirs, Mademoiselle Mertens raconte l'histoire. Derrière les réserves de la station d'autoroute, des entrepôts remplis de bouteilles de gaz, des cabanons en bois où elle se cachait, la patiente, en les voyant arriver, avait pris la fuite. Ils l'avaient vue enjamber une petite barrière, grimper à travers champs en direction de falaises blanchâtres, d'anciennes carrières. Tout d'un coup ils avaient eu très peur. Ils venaient de perdre sa trace. Elle avait disparu. Par chance, près d'une heure plus tard, en pleine forêt, ils l'avaient retrouvée, étendue sur le sol, sans chaussures, les habits déchirés, tout le corps, le visage souillés de terre. En les entendant approcher, elle avait voulu s'enfuir encore mais elle s'était pris la jambe jusqu'au genou dans une fondrière avant de tomber, de rouler trois ou quatre fois sur elle-même dans les feuilles mortes au fond d'une combe.

Dans une chambre presque identique à la précédente, mais située dans un autre corps de bâtiment, la doctoresse, accompagnée du même interne, en retrait, s'adresse à la photographe Anna Tanner, allongée elle aussi sur un lit, blessée, la jambe gauche plâtrée jusqu'à mi-cuisse.

— Je connais bien votre livre. J'ai même assisté à votre conférence hier au soir. Vous ne pouvez pas vous en souvenir naturellement. C'est étrange tout de même ! Quel hasard, cet accident !

Vous faire renverser ainsi à quelques centaines de mètres de la Fondation...

Mademoiselle Mertens baisse le regard, requise par sa réflexion.

— Je vous ai entendue à la radio aussi. Vous ne vous en doutez pas mais je sais beaucoup de choses sur vous.

Cette vigne vierge géante, l'a-t-elle remarquée, pas encore peut-être ? Elle recouvre tout le bâtiment, paraît parfois vouloir entrer aussi dans les chambres, tout envahir aussi à l'intérieur. On ne se lasserait pas d'en observer les nuances. La doctoresse, familière, est maintenant assise sur le rebord de la fenêtre.

— Vous en parliez hier : c'est effectivement ce qui nous manque, le pouvoir d'ouvrir certaines portes, d'entrer dans certaines cérémonies intimes. Nos désirs, nos vices que l'on nous aide à en repérer le cours exact. Nous ne craignons pas d'aimer, de souffrir, mais de le faire sans l'avoir même remarqué, sans avoir eu le loisir de nous y arrêter, d'en saisir les instants, sans que personne n'ait su les identifier pour nous, nous en montrer l'extrême particularité. Notre vie exige une lecture, comme un texte sacré, exactement de la même manière. Oui, ce que l'on nomme une « herméneutique », voilà ce que j'aimerais vous proposer. Nous n'avons trouvé sur vous aucuns papiers. Peut-être souhaitez-vous prévenir certains proches, de la famille ? Ce n'est pas une obligation. Vous pouvez rester ici, si vous le désirez, protégée tant que vous le voudrez, de l'extérieur, dans un parfait anonymat. Comme vous le constaterez, tout ici est, en permanence, filmé, enregistré, analysé. On s'y habitue. C'est une surveillance à laquelle tout le monde consent. Mais si vous le préférez, vous pourrez être transférée dans les prochains jours vers un autre établissement. C'est un choix que nous vous proposons... J'aimerais tant que vous vous laissiez convaincre.

La photographe touche son plâtre à pleines mains comme si elle ne parvenait pas à croire à sa blessure, comme si elle ne parvenait pas à faire le rapport entre les soins qu'on lui a prodigués, dont il n'a pas été fait mention un seul instant, et les paroles que ce médecin vient de prononcer.

— Il s'agit bien d'une fracture, d'un accident réel ! Ma jambe est bien brisée, vous me le confirmez !

— Les neurosciences ont fait des progrès que l'on ne soupçonne pas dans le grand public. Vous ne ressentirez jamais ici la moindre douleur. C'est un domaine que nous maîtrisons parfaitement. Réfléchissez !